

minutes d'une grande ville, de Lyon, Montfleuri est construit sur un plateau qui domine le bassin de la Saône et ses bords pittoresques et fertiles, au milieu de plantations variées qui entretiennent tout à l'entour un air vif, pur et abondamment oxygéné.

Mais l'illusion que donne la vue de ce séjour est bien vite remplacée par une réalité non moins agréable : de jeunes filles rieuses et bruyantes, suspendues en l'air, font assant de force, d'agilité et d'adresse ; la gaîté, le bruit et le travail ont bientôt fait oublier l'idée d'une solitude. Il y a là en effet une grande, jeune et nombreuse famille : et c'est pour elle que verdissent les bosquets, que s'ombragent les allées ; c'est pour elle que cette maison est belle, commode et bien située. Vraiment la qualification *orthopédique* que MM. Pravaz et Guérin ont adoptée pour leur établissement, n'est pas exacte, ne suffit pas, n'exprime pas, en un mot, tout ce que ce lieu renferme de délices et d'utilité.

Un de ces deux Messieurs est fixé à Montfleuri, c'est M. Pravaz, qui a bien voulu sacrifier le séjour que lui rendaient si agréable à Paris sa position sociale et ses relations scientifiques. Suivons-le dans la visite de son habitation, dont il fait les honneurs avec autant d'affabilité, de bonté, que de politesse. C'est d'abord son cabinet, pièce élégante, où chaque objet traduit les goûts de celui qui l'habite. Des ouvrages d'anatomie, de chirurgie, de mécanique, des manuscrits, des journaux de médecine pêle-mêle, tout le désordre enfin d'un homme qui travaille ; puis, rangés avec ordre, des moules en plâtre, preuves physiques, évidentes, laissant toucher au doigt, mesurer au compas, la vérité des résultats obtenus dans l'établissement.

Au sortir de ce cabinet, un escalier nous conduit à l'étage supérieur : ce sont des salles aérées, parquetées, coquettement distribuées et largement purifiées par des fenêtres ouvertes au midi ; là des salles de travail, de musique, de dessin ; là de vastes dortoirs, où l'ordre, la propreté et la